

## Les fleurs

Ce printemps-là fut exceptionnellement chaud – les arbres, à peine chargés de fleurs, ployaient d'une sorte de langueur, sur le bord des routes désertées, et les passants, baissant la tête, recevaient sur leur front un pétale furtif, une caresse qui leur donnait le frisson. On ne savait pas. Peut-être les arbres même étaient-ils contaminés ? Ce qui errait dans l'air, en suspension, ces minuscules gouttelettes tueuses, cette vie protéiforme qui parasitait chacun des atomes du vivant, ce combat permanent de l'invisible, ne connaissait pas de limites – on l'appelait le « virus fantôme », car personne ne pouvait l'expliquer, le définir, le cerner par quelque moyen que ce fût, ni en laboratoire, ni en théorie, ni même par des formules mathématiques. Il échappait à toute forme de classification. Au début, on l'avait appelé le virus inconnu. On ne savait pas d'où il venait, on ignorait qui avait, le premier, subi les effets de ce mal insidieux, le Fantôme. Simplement, on s'était aperçu, dans un effet de parallélisme totalement déconcertant, que, d'un pays à l'autre, ce mal mystérieux avait gagné les villes, les provinces, les campagnes, et s'était en quelques semaines étendu partout à travers le monde.

Elle le savait – elle n'avait pas la moindre chance de lui échapper.

Son travail exigeait qu'elle sorte du « bunker » qu'elle avait aménagé dans ce qui était autrefois son appartement – désinfecté chaque jour, avec la bombe que le gouvernement avait distribué à chaque foyer, entre autres désinfectants, masque de protection, bonnet pour les cheveux, surcape couvrant tout le corps. Elle devait, tous les jours, aller soigner les personnes malades, ou du moins, car on ne pouvait pas faire grand-chose pour eux, les soulager par tous les moyens possibles. On avait, depuis longtemps, renoncé à accueillir tous les contaminés dans les hôpitaux – l'absence totale de réponse médicale à l'attaquant microscopique déconcertait les personnels soignants. Ils ne pouvaient, attentifs aux signes ultimes que déclarait l'envahisseur dans le corps malade, que pallier la fièvre, les vertiges, les nausées, les sueurs intenses que donnait le virus.

Dans la ville, elle-même fantôme, on voyait osciller, au bout des rues vides, les silhouettes encapuchonnées, comme des fleurs inversées dont le calice fragile, la tête chapeauté de noir, oscillait un peu, et, d'un mouvement pendulaire, elles tournaient lentement, de droite et de gauche, leur tête masquée.

Il était difficile de respirer sous le masque – le souffle paraissait court, une buée lourde empoissait la bouche, le nez vous picotait bientôt. Mais c'était la seule solution pour filtrer le virus. Quand on croisait un marcheur, on saluait de la main droite, lentement, comme en apesanteur, marchant sur une planète lointaine, sans atmosphère, dans une combinaison de cosmonaute. La lenteur des gestes était devenue la norme. Pourquoi ? On ne savait pas. Peut-être parce que la menace était telle qu'il fallait retenir tout mouvement, toute respiration, se tenir dans le plus ténu, le plus lent possible, ne pas dépasser cette invisible limite que mettait, partout autour de soi, la peur tangible. La vie devenait lente, mesurée.

Il semblait que partout, il n'y eût que des villes – quelques arbres, des touffes d'herbes entre les grilles de fer. Les campagnes, trop dangereuses, étaient interdites. Les ruraux, désormais, devaient rigoureusement rester confinés. Les bois, les forêts, les montagnes, devenaient les lieux même du danger. La Nature, réveillée, montrait son visage vengeur. Plus il y avait d'arbres, de champs, de fleurs sauvages, plus il y avait de danger. Le virus, dans son élément même, devenait encore plus virulent.

Pour l'éradiquer, on avait commencé, dans les hautes sphères, à planifier une future destruction systématique de tout milieu naturel restant : il s'agissait de rendre le virus plus faible, de le ramener dans l'air pollué des villes, où il s'étiolait. Le plan, déjà constitué,

comprenait trois étapes : la destruction des forêts, la couverture des sols, la reproduction de la flore et des cultures nécessaires en serres géantes. Pour cela, bien entendu, il fallait des fonds – et le gouvernement, convaincu de son affaire, avait secrètement décidé de puiser dans les ressources autrefois réservées à l'éducation et à l'armée. Le monde qu'ils prévoyaient serait une réponse imparable au virus – étouffé par le manque de chlorophylle, il dépérirait peu à peu (pensaient-ils), et finirait par disparaître.

Le projet restait secret, car l'indignation écologiste, bien évidemment, serait telle qu'on ne pourrait l'exposer sur la place publique. Déjà le débat se faisait jour : fallait-il laisser toute latitude au virus, et en même temps, à la nature triomphante, ou bien réduire la part du vivant, et, conséquemment, celle de l'organisme tueur ? Le gouvernement avait depuis longtemps décidé, au nom du bien commun. La situation lui laissait tout pouvoir, car les scientifiques, dépassés depuis longtemps, semblaient incapables de trouver un vaccin, ou même un traitement efficace pour contrer la progression du mal. D'où les choses semblaient aller bien en train. Et puis, ces foutus écologistes ne finiraient-ils pas par mourir ?

Elle remontait la petite rue des Fleurs mauves jusqu'à l'immeuble où la vieille dame habitait – un vieil immeuble, seul au bout de la rue, avec tous ses balcons morts et les pots de giroflées fanées qui retombaient sur le rebord des fenêtres, comme d'étranges mandragores multipliant leurs racines. Elle monta les trois étages, sonna.

La vieille dame apparut – elle lui tendit la main. Apparemment, le virus ne se communiquait pas par contacts : un semblant de vie sociale, malgré la cape et le masque, pouvait continuer à exister.

- Comment allez-vous, Maryse ? dit-elle en essayant de sourire.

Mais la vieille dame semblait très mal en point – sa peau très blanche, ses lèvres violacées, toute sa chair molle et pendante disaient que le mal, dans la poitrine, croissait et l'envahissait. Elles traversèrent l'appartement, étrange appareil de tentures couvertes de plastique, de bibelots désuets, derrière les étagères vitrées, où l'éparpillement côtoyait un ordre effrayant : flacons de désinfectant alignés, tas de masques rangés, chaussures alignées pour on ne savait quelle impossible promenade. Dans la chambre, la vieille dame s'allongea sur le lit.

- Prête pour la piqûre ?

Elle fit signe que oui. Dégrafant son corsage, elle montra sa poitrine que la maladie écartelait.

A l'intérieur, vivait la fleur sauvage. Déployant ses pétales vénéneux avec l'onctuosité de la sève, de la sève et du sang. Au scanner, on voyait les deux excroissances parallèles, comme une tâche de Rorschach, s'épanouir dans une beauté terrifiante, une splendeur d'orchidée violette.

Le mal triomphait – et face à lui, il n'y avait nulle réponse.

Elle lui fit l'injection – la vieille dame eut un frisson.

- Vous avez très mal ? demanda-t-elle.

- Non. Ce n'est pas vraiment douloureux. C'est comme un poids. Parfois, c'est comme une caresse. C'est très étrange. Mais j'ai cette fièvre qui ne me quitte pas.

- Prenez un paracétamol, dit-elle. Il n'y a que cela qui soulage. Vous avez réussi à joindre le docteur ?

- Non. Le docteur est aux abonnés absents. L'hôpital non plus ne répond pas.

Elle soupira.

- Et vous ? Vous n'avez toujours pas de symptômes ?

- Je ne sais pas. Je tousse, parfois.

- Faites attention ! C'est que j'ai besoin de vous !

Quand elle quitta la vieille dame, ses yeux la piquaient un peu – des larmes ? de la fatigue ? Elle ne savait pas.

Quand elle rentra, elle mit, sur le vieil électrophone – seul témoin d'un monde encore amical – un disque de Duke Ellington. Puis, elle s'allongea, et fixa, sur le plafond atone, le plafonnier languide qui pendait encore, vestige lui aussi d'un abandon désormais partout jugulé. La musique de jazz la berçait, et, en même temps, lui faisait venir des larmes. Elle repensait à la vieille dame. « Et vous ? Vous n'avez rien ? »

Elle seule. Elle seule savait. Dans sa poitrine, croissait aussi la fleur vénéneuse. Elle avait pu, il y a quelques jours à peine, passer un dernier scanner dans un hôpital débordé. Comme infirmière, elle était prioritaire pour les examens. Et le résultat avait été formel : sur la poitrine, les deux tâches parallèles, aux formes rondes et voluptueuses, et l'ovale cranté des pétales, s'épanouissant. La tige, invisible au scanner, descendait profondément, au-delà des poumons, qui, asphyxiés, se rétractaient comme une peau de chagrin.

Elle n'en avait plus pour longtemps. La fleur l'envahissait.

Elle la sentait, tapie, étrange fantôme palpitant, à peine réelle, chaude et douce, comme si ses poumons portaient un enfant. D'elle, montait une fièvre oscillante, comme un tourbillon de pollen lancé à l'attaque du corps, du cœur, de la gorge, jusqu'aux yeux.

Ce qui était terrible, c'est qu'elle n'avait pas mal – ce silence au cœur d'elle-même, cette vie éthérée, et pourtant puissante, la terrorisait. Comment la concevoir, comment le réaliser ? Cette force la dépassait si fortement en puissance, ce qu'elle créait en elle était à ce point irrépressible, qu'il n'y avait aucune résistance possible – cela vous portait, vous emportait, vous dévastait. Cela – cette beauté terrible, cette beauté qu'on était obligé de reconnaître.

Fallait-il que cela vous tue ?

Elle se leva, les yeux un peu brouillés par la fatigue. Elle ôta, de l'électrophone ami, le disque de Duke Ellington.

Tout était étrangement silencieux dans l'immeuble. Pas un son ne filtrait des fenêtres fermées, des rideaux figés par les tentures de plastique. Seules, les stridulations des oiseaux passaient la barrière du silence – véhémentes, perpétuelles, nuit et jour, ce continuel reproche qu'ils vous faisaient, heureux et libres, parfaitement sains, qu'ils vous faisaient d'être encore en vie.

-Cède ta place ! Cède ta place !

Elle ne pouvait plus y tenir. Comment rester dans cet appartement étroit, jour après jour, avec comme seule perspective l'envahissement du mal ? Il fallait faire quelque chose. Réagir. Trouver une porte de sortie.

Que faire ? Où aller ? Tout était clos. Les routes étaient barrées, les rondes de police généralisées.

Mais elle avait son passe-droit. En tant qu'infirmière, elle pouvait aller partout. Qui l'empêchait de prendre sa voiture et de partir pour une destination inconnue ? En prétextant qu'elle allait soigner des personnes isolées ?

Elle pensait, depuis deux trois jours, à cette maison perdue. Là où, encore enfant, elle allait retrouver ses cousins pour les vacances. Une grande maison, tissée de lierres et de roses, avec des pièces où il faisait bon se cacher, l'été, dans les coins tiédis par l'ombre, à côté d'un grand fauteuil où pendait, nonchalamment, un châle mauve à la douceur voluptueuse.

Cette maison. Pourquoi ne pas y retourner. Elle devait être fermée, bien sûr. Mais, peu de temps avant l'épidémie, elle avait reçu, en gage d'amitié, une clé de sa cousine préférée, qui lui avait fait promettre de la rejoindre.

Elle ne l'avait jamais fait. La Fleur sauvage l'avait pris de court. Elle ne lui avait pas laissé le temps.

Et maintenant...

Elle ne pouvait pas – pas une seconde – se permettre d’attendre plus longtemps. Fébrile, elle jeta quelques affaires dans un sac de voyage. Glissa son autorisation dans son sac et remit sa cape et son masque. Deux minutes plus tard, elle sortait de chez elle.

Partir au moment du crépuscule – les fenêtres d’immeubles, aux lumières sèches et froides, la regardaient passer. Une trainée sale, presque violette, s’érodait à l’horizon. On la contrôla deux fois – à chaque fois, elle raconta son histoire. Les policiers, comme lassés de leur travail, ne montrèrent aucun zèle.

Elle roula toute la nuit – s’arrêtant deux fois, dans un hôtel encore ouvert, qui faisait aussi café : elle prit une collation, et, la fois d’après, pissa contre un platane exubérant, dont les feuilles noires grimaçaient dans le ciel. Elle roulait, comme délivrée. De temps en temps, elle toussait. La fièvre, insidieuse, semblait, par moments, lui accorder des éclairs de grande lucidité : alors, elle voyait les étoiles rouler dans le ciel comme si elles voulaient l’attirer vers elle – ces points concentriques, concentrés d’énergie, devenaient ce qu’elles étaient vraiment, des forces sans limites, capables de tout détruire.

Elles brillaient si fort, elles palpitaient comme un cœur à vif.

Au matin, elle traversa la campagne. Vers cinq heures, elle se sentit tellement mal qu’elle dut arrêter la voiture. Pour ne pas rester sur la route principale, elle obliqua à droite, sur un chemin qui traversait un bois. Il y avait, d’abord, la plaine encore bleuie par la nuit. Et, plus loin, les arbres en sommeil.

Elle claqua la porte. Fit trois pas, vacilla un peu. Puis leva les yeux vers le soleil

Il apparaissait au loin. Les blés, encore libres, bruissaient d’un bruit doux. Elle se mit à marcher sur le chemin.

C’est le premier arbre qu’elle toucha qui lui parla. Il lui dit – on ne savait quoi, quelque chose d’intime et de terrible à la fois. Quelque chose qui la fit s’arrêter, reculer de deux pas, attraper le tronc de l’arbre.

Il était rugueux, étrangement chaud, et luisant comme une peau de serpent. Elle leva la tête.

Les feuilles ensorcelées tanguaient dans la lumière. Elles étaient puissantes, elles étaient révélées. Elle n’en avait jamais vu de semblables.

Elle le savait sans avoir besoin de l’articuler : cette beauté lui était donnée.

Elle porta la main à sa poitrine.

Dedans, la fleur était si douce.

Pouvait-elle – un jour peut-être – devenir sienne et cesser de la détruire ? Pouvait-elle, à toute chose en elle, se concilier ?

Ce silence pouvait-il rejoindre le silence inarticulé de l’aube ? Ce cri qui par la lumière se faisait chant ?

Les feuilles bruissaient au-dessus de sa tête, et ce bruit balancé était celui de la mer.

Elle regarda l’horizon.

Il suffisait de se poser. D’écouter les choses respirer et croître. Et peut-être – peut-être – la fleur violente, à l’intérieur d’elle-même, s’épanouirait avec elle.

Elle et la fleur, s’épousant.

Elle voulait le croire.